

Le prolétariat et les paysans (le léninisme et la paysannerie)

G. Zinoviev

Source: «La Vie ouvrière», n°299, 300, 302 et 303, des 13 et 27 février et des 6 et 13 mars 1925.
Notes MIA.

«... La population rurale, opprimée, abrutie, éparpillée, vouée dans presque tous les pays avancés à une demi-barbarie, étant économiquement, socialement, culturellement intéressée à la victoire du socialisme, n'est susceptible de soutenir résolument le prolétariat révolutionnaire qu'après la conquête par ce dernier du pouvoir politique, après l'écrasement des gros propriétaires et des capitalistes, après que les populations brimées des campagnes aient compris par une expérience pratique qu'elles ont un chef et un défenseur, incarné en une classe organisée assez puissante et ferme pour les aider, les diriger, les orienter dans la bonne voie.» (N. Lénine)

I – Les paysans après la conquête du pouvoir par le prolétariat

L'un des aspects les plus caractéristiques et aussi les plus forts du léninisme, c'est l'aptitude, si remarquable chez Lénine, de considérer dans leur dynamisme les rapports entre les classes. Les rapports entre le prolétariat et la classe paysanne, le léninisme ne les considère pas comme fixes et donnés une fois pour toutes. Le distingué essentiel qu'il nous enseigne, c'est : avant la conquête du pouvoir par le prolétariat et après. Lénine abordait avec ce même critérium divers autres problèmes essentiels. En ce sens, le léninisme est profondément dynamique.

L'avant-garde communiste de la classe ouvrière combat la social-démocratie (aristocratie ouvrière et petite bourgeoisie gravitant autour de la social-démocratie), dans l'intérêt de la classe ouvrière. Celle-ci, dirigée par le Parti communiste, combat la bourgeoisie, *dans l'intérêt de la classe paysanne*. On peut, en un certain sens, ramener tout le travail du bolchévisme, même international, à ces deux tâches. Mais une chose est de combattre pour la masse ouvrière sans parti avant la prise du pouvoir, et une autre de combattre après. Cela se rapporte aussi aux paysans. Une chose est de combattre pour la paysannerie contre la bourgeoisie impérialiste avant la conquête du pouvoir politique par le prolétariat et une autre de combattre après.

Un document capital existe, exposant sous la forme la plus concentrée, et la plus claire, la conception léniniste des rapports du prolétariat et de la classe paysanne. Ce document marque le point culminant du bolchévisme dans ce domaine. C'en est à notre avis le document le plus remarquable. Il tente d'abord d'internationaliser les idées bolcheviques sur la classe paysanne, c'est-à-dire de donner une formule convenant non seulement au bolchévisme russe, mais aussi au bolchévisme international (nous parlons de la remarquable [résolution sur la question paysanne](#) adoptée par le deuxième congrès de l'I.C. sur proposition de Lénine) ; en second lieu – et c'est peut-être le principal – il a été écrit par Lénine, après trois années d'expérience de la dictature du prolétariat dans notre pays. Il généralisait, conformément à l'expérience de la révolution russe, la conception léniniste des rapports du prolétariat et de la classe paysanne après la conquête du pouvoir politique. Lénine élargissait et enrichissait son

enseignement ; sous l'impression fraîche des événements de la révolution russe, il résolvait dans un esprit marxiste les plus grands problèmes de la révolution prolétarienne internationale. Celui dont il s'agit ici est certainement l'un des plus grands.

« Les social-démocrates ne comprennent pas, écrivait-il dans ce document, cette vérité pleinement démontrée par le marxisme théorique et pleinement confirmée par l'expérience de la révolution prolétarienne en Russie, cette vérité que la population rurale opprimée, abruti, éparpillée, vouée dans presque tous les pays avancés à une demi-barbarie, étant économiquement, socialement, culturellement intéressée à la victoire du socialisme, n'est susceptible de soutenir résolument le prolétariat révolutionnaire qu'après la conquête par ce dernier du pouvoir politique, après l'écrasement des gros propriétaires et des capitalistes, après que les populations brimées des campagnes aient compris par la pratique qu'elles ont un chef et un défenseur, incarné par une classe organisée assez puissante et ferme pour les aider, les diriger, les orienter dans la bonne voie. »

En raison d'un concours favorable de circonstances, la classe paysanne et surtout ses fils sous les armes – l'armée épuisée par la guerre impérialiste – nous a prêté en 1917 un concours assez puissant. À la veille d'octobre 1917, la paysannerie nous a soutenus de toute sa masse. Le mot d'ordre « *À bas la guerre !* » s'est confondu avec cet autre : « *La terre aux paysans* » – pivot, d'après Lénine, de la révolution nationale. Maintenant, après la conquête du pouvoir, si nous affermissons notre suprématie directrice sur la vie économique des campagnes, une époque s'ouvrira, pendant laquelle l'appui des paysans nous sera assuré fermement et durablement. Soutenir avec énergie et fermeté le prolétariat, le soutenir sérieusement et durablement, la grande masse des paysans ne le peut, selon Lénine, qu'après la prise du pouvoir.

Cette indication a une immense importance. Elle est éminemment actuelle pour nous dans notre nouvelle phase de la dictature du prolétariat. L'Union Soviétiste en arrive précisément au point que prévoyait Lénine. Cela, il le faut comprendre, pour se rendre compte de ce que signifie ce mot d'ordre : « *face aux campagnes* ».

Lénine montrait au prolétariat mondial que « *pris ensemble ces trois groupes (journaliers agricoles, demi-prolétaires ruraux, petits paysans) constituent dans tous les pays la majorité de la population rurale* ». Lénine soulignait plus loin, eu égard aux paysans moyens, la nécessité pour les communistes de les neutraliser dans la première période de la dictature du prolétariat pour, ensuite, les conquérir autant que possible.

Si c'était là en 1920, pour le communisme international, la vérité, combien est-ce plus vrai et plus important aujourd'hui, en 1925, pour l'Union Soviétiste !

L'intelligence de cette thèse de Lénine est la clef de toute la tactique de notre Parti à l'époque présente. Si tu as compris, camarade, ce que disait Lénine des rapports entre la classe paysanne et le prolétariat, après une conquête durable du pouvoir, tu comprends le mot d'ordre « *face aux campagnes* » ; tu comprends l'essentiel de la politique du Comité Central léniniste ; tu comprends le différend le plus profond entre ce Comité Central et le trotskisme ou le demi-trotskisme plus ou moins conscient.^[1]

II – Les communistes, la classe ouvrière et les paysans

Lénine écrivait en 1921, dans un article sur le rôle et la mission des syndicats dans notre pays :

[1] Rappelons qu'à cette époque Staline, Zinoviev et Kamenev s'étaient alliés contre Trotsky afin de l'isoler en tentant de briser sa popularité en exagérant ses divergences avec Lénine ou en rappelant systématiquement son ralliement tardif au bolchevisme. (Note MIA).

« Le Communisme crée : l'avant-garde du prolétariat, le Parti communiste, dirige la masse sans parti des ouvriers en l'éclairant, en la préparant, en l'instruisant, en l'éduquant ; les ouvriers d'abord, les paysans ensuite. »

Ces mots sont d'une brûlante actualité. Il faut les souligner. D'abord les ouvriers, ensuite les paysans.

Certes, nous ne serons jamais satisfaits des résultats de l'éducation et de l'organisation des ouvriers. Nous aurons toujours le sentiment d'avoir trop peu fait. Il doit en être ainsi. Il n'en est pas moins vrai que notre Parti gouverne maintenant la vie spirituelle de toute la classe ouvrière. La promotion de Lénine ^[2], le travail des syndicats, le mouvement des pionniers, celui des correspondants ouvriers et bien d'autres faits le démontrent. Nous abordons maintenant la deuxième partie de la formule de Lénine : *« Ensuite les paysans »*.

Lénine nous répéta souvent qu'on ne peut faire du socialisme par les seules mains des communistes. Il nous répéta souvent qu'après la prise du pouvoir, l'avant-garde prolétarienne se trouverait devant la grande tâche historique de rééduquer le « matériel humain » hérité du capitalisme.

Nous voici à pied d'œuvre. Il va sans dire que l'éducation socialiste des masses paysannes ne peut pas être semblable à celle des ouvriers des villes. Nous savons tous que le tracteur mécanique, la coopération, les progrès lents mais certains du collectivisme dans l'agriculture, la démonstration matérielle progressive mais irrésistible de la supériorité du travail collectif sur le travail individuel, joueront le plus grand rôle dans les campagnes. Nous n'envisageons, pour le moment, que la tâche même d'éclairer, de transformer, de rééduquer les masses paysannes, l'une des tâches les plus urgentes de notre époque. Nous n'examinons pas encore la méthode.

Il le faut comprendre pour se rendre de piper les voix des ruraux. Ni de faire de l'agitation dans les campagnes, ni d'une déviation vers la paysannerie, Il ne s'agit en aucun cas de modifier le contenu social de la dictature prolétarienne. Ce sont précisément, les intérêts largement compris – à la façon de Lénine – de la dictature du prolétariat qui exigent maintenant que le Parti se tourne vers les campagnes.

III – Face aux campagnes, définitivement

En ce sens, le mot d'ordre : *« Face aux campagnes »* n'est pas seulement sérieux et d'une valeur durable. Il est définitif. Il restera actuel tant que le socialisme n'aura pas triomphé. Et plus le socialisme compte de ce que signifie le mot d'ordre, s'imposera économiquement dans les villes, plus nous serons attentifs à la transformation, à la rééducation des campagnes.

« Reconnaître résolument le caractère progressiste des grandes villes, dans la société capitaliste ne nous empêche nullement d'inclure dans notre idéal – et dans notre programme d'action, car les idéaux irréalisables nous les laissons à MM. [Strouvé](#) et [Berdaïev](#) – la solution de l'antinomie existant entre les villes et les campagnes. Il n'est pas vrai que c'est renoncer aux trésors de la science et de l'art, au contraire, il le faut pour rendre ces trésors accessibles au peuple entier, pour combler l'abîme qui sépare l'innombrable population des campagnes de la culture et faire disparaître ce que Marx appelait avec tant de justesse « l'idiotie de la vie rurale. » » (Lénine, tome IX.)

Lénine introduisit dans le programme de notre Parti le paragraphe suivant :

[2] Comme l'explique Trotsky dans *Ma Vie*, après la mort de Lénine, le Comité central « décide de recruter, sous le nom de « promotion Lénine », plus de 200 000 nouveaux membres : ces nouveaux, en majorité des ouvriers restés à l'écart pendant la révolution, souvent illettrés, inexpérimentés, manipulables, sont dispensés de tout stage préalable, admissibles à toutes les fonctions, électeurs et éligibles, même au congrès. Dans le même temps, une épuration sévère frappe les oppositionnels : de vieux militants exclus se suicident. Les étudiants membres de l'Opposition sont exclus en masse. » (Note MIA)

« Le P.C.R. voit dans la solution de cette antinomie un des objectifs essentiels de l'édification communiste et considère comme une des mesures nécessaires la participation large et systématique des ouvriers d'industrie à la transformation communiste de l'agriculture ».

Le tout est de comprendre. Nous entrons dans la phase de la dictature prolétarienne dans laquelle nous devons formuler, à la lumière de ces conceptions, notre tactique politique immédiate envers les campagnes. Ce n'est pas que nous ne voyions pas le danger d'une dégénérescence petite bourgeoise de la dictature du prolétariat et celui de la transformation de l'État ouvrier en un État de petite bourgeoisie rurale. Nous voyons ces périls.

Mais il s'agit d'affermir définitivement, par une politique appropriée envers les campagnes, le pouvoir du prolétariat, et de nous réserver la possibilité réelle de transformer économiquement les campagnes au prix, cela va de soi, d'un travail continué avec persévérance des années durant.

En ce sens, répétons-le mot d'ordre : *« Face aux campagnes »*, est définitif. Et c'est en ce sens qu'il faut comprendre les derniers écrits de Lénine sur la coopération et la pénétration pacifique du socialisme chez les ruraux.

Tenant ce langage, nous ne témoignons d'aucun esprit étroitement national. Nous savons que la victoire économique définitive du socialisme dans notre pays ne sera possible qu'avec celle de la révolution prolétarienne dans plusieurs des pays les plus importants. Opposer la révolution nationale (au sens léninien du mot, c'est-à-dire la révolution enthousiasmant toute la nation laborieuse) à la révolution internationale, comme l'a fait quelquefois le camarade Trotsky, c'est ne pas poser la question dans un esprit léninien. Notre attitude actuelle vis-à-vis des campagnes, loin de l'exclure, implique une tactique de révolution prolétarienne internationale. *« Il n'y a salut que dans la voie de la révolution socialiste internationale dans laquelle nous nous engageons »*, écrivait Lénine à propos de sa « théorie de la trêve » (à l'époque de la paix de Brest-Litovsk).

« Notre, tâche, tant que nous sommes seuls, c'est de maintenir la révolution, de lui garder au moins une forteresse du socialisme, quelles que soient restreintes ses dimensions et faibles ses défenses, de la garder jusqu'aux jours où la révolution sera mûre dans d'autres pays, jusqu'au jour où viendra pour nous la relève. Mais attendre de l'histoire qu'elle fasse donner les contingents socialistes des autres pays l'un après l'autre, en bon ordre, c'est ne rien comprendre à la révolution ou, par bêtise, renoncer à la défendre. » Lénine déduisait de là que notre tactique devait être *« de louvoiment, d'expectative et de retraite »*. Lénine appelait lui-même sa théorie celle de la trêve.

« À voir les choses à l'échelle historique mondiale on ne peut douter que la victoire finale de notre révolution, si nous restions isolés, s'il n'y avait pas de mouvement révolutionnaire dans d'autres pays, serait impossible. » (Lénine t. XV)

« Nous n'arriverons à la victoire définitive que lorsque nous réussirons à briser définitivement l'impérialisme mondial qui repose sur une force énorme faite de technique et de discipline. » (Discours au Soviet de Moscou, 23 avril 1918)

« Nous avons toujours dit avec précision que notre victoire ne peut pas être durable si elle n'est pas soutenue par la révolution prolétarienne en Occident et qu'on ne peut bien juger de notre révolution que du point de vue de la révolution internationale. Pour vaincre durablement, nous devons vaincre dans plusieurs grands pays capitalistes, sinon dans tous. Or nous voyons, après trois années de lutte, dans quelle mesure nos prévisions se sont et ne se sont pas vérifiées... Il n'y a eu ni victoire complète ni défaite complète, ni pour la Russie des Soviets, ni pour le monde capitaliste ; mais si nos prévisions ne se sont pas réalisées simplement, rapidement et directement,

elles se sont pourtant réalisées dans une mesure suffisante pour nous garantir l'essentiel, c'est-à-dire l'existence du pouvoir prolétarien... même en cas de sursis de la révolution socialiste dans le monde entier. » (Lénine, 20 novembre 1920)

Telles étaient les opinions de Lénine. Même avec sa géniale intuition, il crut le développement de la révolution prolétarienne internationale plus rapide que ce développement n'allait l'être en réalité : Lénine même – comme il arriva d'ailleurs aussi à Marx, – compta, au début, par mois où il fallait, au moins, compter par année. Dans sa [*« Lettre aux ouvriers américains »*](#) (20 août 1918), il écrivait :

« Nous savons que la révolution européenne peut ne pas commencer dans les prochaines semaines, quelle que soit la rapidité de son approche. Nous misons sur l'inéluctabilité de la révolution internationale, mais nous ne sommes pas assez sots pour l'attendre à date fixe... Nous resterons une forteresse assiégée tant que les autres armées de la révolution socialiste internationale ne viendront à notre aide. »

Lénine sut pourtant, dans les premières semaines de la Révolution d'Octobre, nous expliquer pourquoi ne s'étaient pas vérifiées les prévisions de Marx et d'Engels suivant lesquelles, le *« Français commencerait et l'Allemand achèverait »* ; pourquoi l'histoire assignait aux travailleurs russes la grande mission de commencer la révolution socialiste : *« le Russe a commencé, l'Allemand a commencé, le Français et l'Anglais achèveront. »*

Lénine ne tarda pas à apprécier le facteur « durée » avec plus de précision :

« La révolution ne viendra pas aussi promptement que nous l'attendions. L'histoire l'a démontré. Il faut savoir compter avec ce fait que la révolution socialiste mondiale ne commencera pas dans les pays avancés aussi facilement qu'en Russie... » (N. Lénine au VII^e Congrès du P.C.R)

Dans la [*Maladie infantile du communisme*](#), Lénine prévoyait qu'après la victoire complète de la révolution prolétarienne, ne fut-ce que dans un seul des pays avancés, un nouveau changement total de situation se produirait. *« Cessant d'être le pays modèle, la Russie redeviendrait un pays arriéré (au sens soviétique du mot). »*

Nous avons tous appris à apprécier avec plus de réalisme le facteur durée. Restant des révolutionnaires prolétariens internationaux, nous savons parfaitement que la victoire définitive chez nous – dans l'Union soviétique – ne sera possible qu'après celle de la victoire du socialisme dans plusieurs pays décisifs. Et c'est même ce qui nous détermine à formuler sérieusement et pour longtemps le mot d'ordre : *« face aux campagnes »*.

N'oublions pas ce que disait Lénine de la possibilité et même de la probabilité d'un nouveau cycle de guerres contre l'Union des Soviets. Bien des traits de la situation internationale des derniers mois nous rappellent cette perspective. Il est hors de doute que si l'Union avait à repousser une nouvelle attaque directe de l'impérialisme, l'issue de la lutte dépendrait au premier chef des deux facteurs suivants : l'attitude de la classe ouvrière internationale envers nous et l'attitude des paysans de l'Union Soviétique envers la dictature du prolétariat.

C'est devant ces grands problèmes tactiques que nous devons arrêter maintenant les solutions immédiates de nos problèmes politiques et économiques.

IV – La nouvelle phase des rapports de la classe ouvrière et des paysans

Ce qu'il y a de nouveau dans cette phase, c'est que nous voici-devant des problèmes économiques. La solidité du bloc ouvrier et paysan est maintenant caractérisée en premier lieu, sinon exclusivement,

par les succès économiques ^[3].

Il fut un temps où la solidité de ce bloc était caractérisée par le cours de la guerre civile. Il fallait briser l'ennemi commun, capitalistes et propriétaires. Après la guerre civile les paysans et les prolétaires unis reportèrent leur attention sur notre politique internationale. Ces examens nous les avons passés avec succès. Le paysan sait que notre gouvernement fait une politique internationale conforme à ses intérêts : 1° Les Soviets le déchargent du fardeau des dettes de l'ancien régime ; 2° Les Soviets ne font pas de guerre ; 3° Les Soviets n'entretiennent qu'une armée réduite ; 4° Ils se sont assurés un allié sérieux dans la classe ouvrière internationale ; 5° Ils travaillent fermement à étendre l'influence de l'Union Soviétiste en tant que grande puissance.

Nous avons subi victorieusement les épreuves de la guerre civile et de la politique internationale. Mais le paysan est-il convaincu de notre aptitude à résoudre les problèmes économiques ? Pas encore.

Et c'est une question capitale. C'est celle qui nous met devant notre épreuve actuelle. Le temps n'est pas loin quand notre économie arrivera enfin au niveau d'avant-guerre. Dans deux ou trois ans, nous commencerons déjà à dépasser, dans certains domaines, ce niveau. Alors seulement se posera dans toute son ampleur la question : quel est l'orientation de notre développement économique ? Allons-nous vers le socialisme ? Avons-nous vaincu définitivement la bourgeoisie ou s'est-elle affermie sur de nouvelles positions pour continuer son offensive contre nous ? – Il est vrai que, dans une mesure appréciable, cette question se pose dès aujourd'hui, mais nous ne pouvons pas dire, sur l'heure, avec une ferme conviction qu'une chose : Si nous faisons une bonne politique léninienne, c'est-à-dire si nous savons aborder la question paysanne de la bonne façon, si nous nous affermissons sur les hauteurs dominantes de la vie économique (industrie, banques, etc.) nous avons toutes les chances de vaincre. – et partant de convaincre le paysan que le pouvoir des Soviets est, dans l'ordre économique, celui qui lui procure le plus d'avantages.

Pour l'instant, il s'agit de raviver le bloc ouvrier et paysan. De là les objectifs suivants de notre politique rurale :

1° Diminuer les prix. Encore et sans cesse diminuer les prix des produits industriels. Quoi qu'il en coûte. Agir hardiment, fermement, sans hésitation dans ce sens – en tenant compte naturellement des possibilités économiques ;

2° Répartition des terres et améliorations des cultures. Mieux organiser la répartition des terres, en tenant compte des conditions locales et en gardant un contact étroit avec la masse paysanne. Faire le possible pour que l'utilisation des terres assure au paysan la stabilité de ses possessions afin qu'il puisse consacrer toutes ses forces à développer son exploitation ;

3° Améliorer l'atmosphère politique dans les campagnes, activer réellement la vie des Soviets ruraux. Donner aux paysans la possibilité d'y déléguer en nombre des sans-parti. Faire une campagne systématique contre l'arbitraire, pour la légalité soviétiste ;

4° La coopération est, à l'heure actuelle, chez nous, dans une large mesure un succédané du commerce étatisé ; elle tente à englober la population entière, mais demeure bien en deçà de ce but. Une coopération vraiment volontaire avec éligibilité réelle des fonctionnaires ;

5° Réforme sérieuse du système fiscal. Diminution aussi grande que possible des impôts sur les campagnes ;

[3] Il va de soi que nous ne perdons pas de vue l'importance d'activer le travail des Soviets ruraux, d'améliorer les administrations locales, de mettre un terme à l'arbitraire, de réaliser la coopération effectivement volontaire, etc, etc, dans les campagnes.

6° Diminution des frais généraux du commerce extérieur. Le monopole du commerce extérieur doit devenir plus avantageux aux paysans ;

7° Amélioration des écoles rurales ;

8° Des journaux pour les masses paysannes. Des premiers succès sont acquis. Au 1er novembre 1924, l'Union Soviétiste avait 583 journaux dont 135 journaux paysans. Le tirage de ceux-ci atteignait 1 million 300.000 exemplaires sur un tirage total de notre presse s'élevant à 6.250.000 exemplaires. Mais ce n'est qu'un début. Nos journaux sont des facteurs d'organisation et des centres dirigeants. Il faut les développer ;

9° La croissance des jeunesses communistes dans les campagnes est inévitable. Les jeunesses communistes ont en ce moment 24.000 groupes dans les campagnes et 6.000 groupes ouvriers. Le fait est heureux. Mais nos jeunesses ne doivent pas se laisser dépasser par le mouvement et doivent y assurer à tout prix l'influence prolétarienne ;

10° Même chose concernant le travail communiste parmi les paysannes ;

Le crédit agricole, la coopération agricole, les correspondants ruraux des journaux, l'école rurale, le noyau communiste du village, la jeunesse communiste du village, le développement de l'agronomie, l'amendement des terres – nous avons déjà commencé à oublier ce que nous en disions l'automne dernier, lorsque la récolte se précisa déficitaire ; les premiers renseignements que nous avons sur la prochaine récolte ne nous autorisent nullement à négliger l'amendement des terres – la collaboration des paysans sans-parti au soviét rural, voilà les tâches urgentes.

Le troisième congrès des Soviets de l'U.S. [*Union Soviétiste*] devra s'en occuper principalement. Il n'est que cette politique qui puisse affermir l'industrie étatisée et assurer ses progrès. Il n'est qu'elle qui puisse, la Nep^[4] étant donnée, assurer la dictature du prolétariat. Toutes les phrases prétendument radicales sur les « rustres » que le « vrai prolétaire » traite avec indulgence et sur la campagne qui n'est pour le prolétariat qu'une « colonie », n'ont rien à voir avec le léninisme. C'est du menchévisme à rebours.

Le caractère social du pouvoir prolétarien, reste inchangé. L'alliance de la classe ouvrière et de la classe paysanne est à sceller dans une nouvelle phase de développement. Il faut de nouvelles méthodes d'application à l'ancienne politique léninienne.

V – Les nouvelles campagnes et l'extension de leur activité politique

Nous voyions aussi en 1920-1921 croître l'activité politique des campagnes en présence d'une vie économique rurale en voie d'assainissement. Cette activité politique des paysans peut désormais servir à consolider le pouvoir des Soviets, si seulement nous ne commettons pas de grandes fautes.

Les campagnes nouvelles se développent du point, de vue économique. La surfaceensemencée s'étend. En Ukraine, les normes de 1916 sont presque atteintes. Dans l'ensemble de l'U.S. les surfacesensemencées atteignent 87 % de celles d'avant-guerre.

L'élevage va se trouver au niveau de 1916. La récolte déficitaire de 1924 n'a pas enrayé ce développement favorable. Les ruraux se nourrissent de mieux en mieux. En 1919-1920 on consommait

[4] La Nouvelle politique économique (NEP, *Novaïa èkonomitcheskaïa politika*) fut adoptée par le Xe Congrès du Parti communiste en mars 1921 afin de remplacer les mesures économiques du « communisme de guerre ». Avec l'adoption de la NEP, conçue par Lénine comme une « retraite forcée », les relations marchandes sont devenues la forme principale des rapports entre l'industrie nationalisée et l'économie paysanne. La suppression du système de réquisitions et le passage à l'impôt en nature ont permis aux paysans de vendre leurs surplus sur le marché et d'y acquérir les articles manufacturés dont ils avaient besoin (Note MIA).

dans les campagnes, par tête d'habitant et par jour, 3.594 calories d'aliments : en 1920-1921, 3.387 : en 1921-1922, 3.053 ; en 1922-1923, 3.819 et en 1923-1924, 4.040. Le nombre des paysans ne possédant pas un cheval diminue. Le nombre de ceux possédant un cheval ou deux augmente, quoique lentement. Si ce développement continue, nos perspectives d'amélioration sont grandioses. Le nombre des paysans pauvres est en diminution, celui des paysans moyens, en augmentation.

« *Face aux campagnes* » ne veut pas dire : tournons-nous vers le seul paysan moyen, mais : « tournons-nous aussi vers lui et à tout prix ». La révolution d'Octobre a eu pour mot d'ordre : « pouvoir des ouvriers et des paysans les plus pauvres ». Ce n'est pas à dire que les paysans les plus pauvres veuillent le rester toujours – Ça et là, dans les campagnes, il y a, c'est vrai, de nouveaux riches. Et nous aurons à organiser, à systématiser notre lutte contre eux. Notre lutte contre les paysans cossus, les Koulaks, peut même former, pendant des années, tout le contenu de la vie politique des campagnes. Mais précisément pour que nous puissions vaincre le Koulak, il ne faut pas lui assimiler tout paysan laborieux, un tant soit peu habile à améliorer sa situation. Rappelons-nous que les paysans moyens constituent l'immense majorité, et que dans l'ensemble, ils sont encore très pauvres.

« Nous sommes d'accord en théorie, à considérer que le paysan moyen n'est pas notre ennemi, que nous devons lui faire un traitement spécial, que notre attitude envers lui variera avec les circonstances de la révolution », disait Lénine au VIII^e Congrès de notre parti.

« En principe, la situation était claire pour nous dès avant la révolution. Nous pensions à la neutralisation des paysans. Il m'arriva de citer à Moscou les paroles d'Engels disant que les paysans moyens sont nos alliés et exprimant même la conviction que nous réussirions un jour à nous passer, vis-à-vis des gros paysans, des mesures de répression. Cette espérance ne s'est pas réalisée en Russie. Nous sommes en guerre civile avec le koulak... Nous n'avons pas de biens à lui offrir. Or, c'est un matérialiste, un esprit pratique, qui demande des avantages matériels dont le pays devra savoir se passer, peut-être encore pendant des mois, tant que durera l'âpre guerre civile dans laquelle nous entrevoyons la victoire complète. Seulement nous pouvons beaucoup faire pour améliorer nos administrations, combattre les abus, rectifier la politique de notre parti qui n'a pas fait les avances suffisantes aux paysans moyens. »

Lénine s'exprimait ainsi en 1919. Mais, aujourd'hui plus qu'alors, nous avons besoin de nous entendre avec la paysannerie moyenne : nous avons besoin de trouver chez le paysan moyen le même appui que celui que nous avons chez l'ouvrier moyen.

Quant aux avantages matériels que nous pouvons procurer aux campagnes la situation n'est pas encore brillante. Combien d'*archines* (1 *archine* = 0,71 centimètre) de calicot le paysan peut-il obtenir pour un *poud* (16 kg 400) de farine de froment ? C'est la grande question de l'économie rurale. Et voici la réponse :

- En 1919 : 6,3 *archines*
- En 1921 : 7,2
- En 1922 : 11,7 ^[5]
- En 1923 : 1,6
- En 1924 : 2,9

De nouveau nous butons à la question des prix. Notre situation matérielle est pourtant beaucoup meilleure qu'en 1917.

En politique administrative comme en politique communiste nous avons toutes les possibilités de

[5] Ce chiffre ne veut pas dire que la situation du paysan était en 1922 beaucoup meilleure qu'en 1925. Il est au contraire une preuve de l'infériorité de l'industrie nationalisée en 1922. G.Z – Ce bon marché des tissus ne fait, croyons-nous, qu'attester la disette des vivres en 1922. – Note du trad.

nous entendre avec les paysans. La mission essentielle de la classe ouvrière reste avant tout d'aider les journaliers agricoles à s'organiser, d'aider les paysans les plus pauvres à se remettre sur pied. Mais le mot d'ordre « *face aux campagnes* » dans la huitième année de la dictature prolétarienne suppose une politique faite aussi dans l'intérêt du paysan moyen.

L'État ouvrier doit isoler le Koulak, le paysan cossu. Il doit grouper contre lui tous les travailleurs ruraux y compris le paysan moyen. Dans l'activité croissante des campagnes le Koulak apparaît comme un des éléments les plus actifs. À nous d'aider le journalier agricole, le petit, cultivateur aisé, le jeune communiste, à battre, toutes forces réunies, le plus riche.

VI – Persuasion et contrainte

L'article VII du programme de notre Parti dit :

« Le rôle dirigeant, dans toute la Révolution, du prolétariat des villes, formé des masses laborieuses les plus concentrées, les mieux éclairées, les mieux unies, s'est manifesté tant par la naissance même des Soviets que par tout le développement d'organes du pouvoir. La constitution soviétiste l'a consacré en accordant au prolétariat industriel, par comparaison avec les masses éparpillées et petites bourgeoises des campagnes, certains privilèges.

Le P.C.R. doit, tout en faisant ressortir les caractères provisoires de ces privilèges historiquement attachés aux difficultés de l'organisation socialiste des campagnes, tendre à tirer parti avec fermeté et système de cette situation du prolétariat industriel pour, contrairement aux intérêts corporatifs que le capitalisme développait chez les ouvriers, mieux unir aux ouvriers avancés les masses éparpillées des prolétaires et des demi-prolétaires des campagnes et aussi des paysans moyens. »

Défendant ce programme devant le VIIIe Congrès du Parti, Lénine disait :

« Nous ne cherchons pas des excuses à notre conduite, mais nous énumérons avec précision les faits tels qu'ils sont. Notre constitution a dû sanctionner cette inégalité à cause de l'insuffisante culture des campagnes, à cause de la faiblesse de notre organisation. Mais nous n'en faisons pas un idéal. Au contraire, le Parti s'engage dans son programme à supprimer cette inégalité entre le prolétariat organisé et la paysannerie (je le souligne : entre le prolétariat organisé et la paysannerie : il ne s'agit d'aucune autre classe. G.Z). Cette inégalité, nous la supprimerons dès que nous aurons réussi à élever le niveau culturel des campagnes. Nous pourrions alors nous en passer. Dès aujourd'hui, après 17 mois de révolution ouvrière et paysanne, elle n'a pas pratiquement une grande importance. »

Si, dès 1921, Lénine nous démontrait qu'il fallait savoir employer aussi la persuasion et non la seule contrainte, il devient de plus en plus évident que la dictature du prolétariat, au fur et à mesure qu'elle s'affermirait, doit employer de plus en plus la persuasion et non la contrainte. Nous avons dû, autrefois, pour le salut de la Révolution, procéder à des réquisitions dans les campagnes. Nous avons ensuite établi l'impôt en nature. Puis l'impôt unique. Puis l'impôt en argent. Nous allons vers d'autres réformes qui allégeront les charges fiscales des campagnes.

Le pouvoir des Soviets s'implante de mieux en mieux dans la chair, le sang, les mœurs du pays. L'avant-garde prolétarienne de la Révolution doit, comme par le passé, traiter avec la dernière rigueur tous ceux qui travaillent à détacher les paysans de la classe ouvrière. Mais la dictature du prolétariat doit aussi assurer aux paysans une véritable légalité soviétiste, un pouvoir qui lui soit proche, une participation grandissante aux administrations.

Notre État est formé maintenant de deux classes essentielles, plus quelques éléments disparates de

peu d'importance : restes de la vieille bourgeoisie et embryon d'une bourgeoisie nouvelle. Ces éléments, nous les devons surveiller afin de ne pas les laisser grandir. Mais ce dont il faut toujours se souvenir, c'est que les destinées de notre État sont définies par les rapports entre deux classes principales, celles des ouvriers et des paysans.

Notre œuvre culturelle dans les campagnes ne fait que commencer. Mais si les indices que nous observons ne nous trompent pas, elle progressera promptement et grandement. Rappelons-nous encore ce que disait Lénine des rapports des paysans et du prolétaire après la Révolution. Si nous faisons une politique adéquate et si une nouvelle agression impérialiste ne nous en empêche pas, nous entraînerons à la suite de la classe ouvrière des masses de plus en plus nombreuses de la paysannerie.

Moins de contrainte et plus de persuasion ! Moins de commandement et plus d'aide efficace aux paysans !

VII – Sous-estimation ou surestimation de la paysannerie

— Mais, nous disent parfois des représentants de l'opposition de notre propre parti, si nous sous-estimons la paysannerie, vous la surestimez !

Il est même des camarades qui en arrivent à nous reprocher une déviation paysanne et d'autres balivernes de ce genre. (En 1916, Trotsky critiquant la brochure de Lénine et Zinoviev, le [Socialisme et la Guerre](#), appela les deux auteurs des « *Populistes* » – *narodniki* – de Tchéliabinsk »).

Dès les premiers pas du bolchevisme, quand Lénine livra ses premiers combats aux écrivains mencheviques, on l'accusa de reprendre les théories des *Narodniki*, dont il fut à travers trois révolutions l'ennemi le plus conséquent. Ceux, par contre, qui formulaient ces accusations devaient, en 1917, s'unir contre le prolétariat aux *Narodniki* les plus contre-révolutionnaires.

Se jeter à la tête les mots de surestimation et de sous-estimation est oiseux. Il faut voir les faits, il faut se demander ce qui serait le plus dangereux à l'heure actuelle d'une surestimation ou d'une sous-estimation de la paysannerie. À la question ainsi posée, il est facile de répondre. Dans la situation actuelle de la dictature du prolétariat, il n'y a de danger que de sous-estimation. Notre Parti est un parti ouvrier. Pendant près de 20 ans, il n'est pas sorti des cités ouvrières. La classe ouvrière, dans notre pays, s'organise maintenant sous les formes les plus variées.

Et la campagne ? De par les conditions mêmes de son existence, le paysan ne peut pas s'organiser comme l'ouvrier. Les besoins et les revendications de la campagne nous parviennent beaucoup moins directement que les revendications des ouvriers.

Le Parti ouvrier, porte-parole de la classe ouvrière, dit : « *Face aux campagnes !* » car il comprend que ce n'est qu'ainsi qu'on peut affermir politiquement le pouvoir des Soviets et rendre possible la transformation socialiste des campagnes.

La situation matérielle des ouvriers commence indéniablement à s'améliorer de beaucoup. Dans certains domaines de notre industrie, nous arrivons aux salaires d'avant-guerre. La coopération ouvrière se développe. La construction de logements ouvriers est envisagée pratiquement. Le travail parmi les prolétaires ne cesse de s'étendre. Certes, nous ne sommes toute de même qu'au début. Mais c'est la sous-estimation des besoins des paysans et de l'extension de leur activité politique qui pourrait nous amener à une rupture entre prolétaires et ruraux, rupture qui, même si elle n'était ni profonde ni durable, pourrait être fatale à l'amélioration de la condition et à la croissance de la puissance du prolétariat.

VIII – Le rôle dirigeant du Parti

« La théorie marxiste éclairée par la riche expérience des travailleurs révolutionnaires du monde nous a permis de comprendre la nécessité inéluctable de ce qui s'accomplit. Elle aidera les prolétaires à mieux prendre conscience des fins de leur lutte, à marcher plus fermement dans les voies qui s'indiquent déjà, à vaincre avec plus d'assurance et plus durablement. » (Lénine, t.16)

La théorie marxiste, enrichie du léninisme, pourrions-nous dire maintenant, nous aidera à prendre mieux conscience des buts et à persévérer fermement dans la voie que Lénine nous a éclairée.

La discussion qui vient de se clore a permis à notre Parti de mieux comprendre les principes fondamentaux du bolchevisme.

Quelle réalité sociale, quel conflit politique actuel se dissimulaient derrière le débat sur « la Révolution permanente » ?

Voici : le mort (théorie « européenne » du trotskysme) saisit le vif (le léninisme que l'on dit n'être qu'un phénomène russe national et qui est en réalité la théorie et la pratique de la Révolution internationale).

Le Parti témoigne de sa volonté inébranlable de ne faire aucune concession au pseudo-marxisme « européen » revêtu du manteau de « gauche » du trotskysme, sur la politique de la classe ouvrière vis-à-vis des paysans et le rôle authentiquement dirigeant du Parti dans l'État

Le jour viendra bientôt où tout le Parti verra que des discussions littéraires qui semblaient n'être que d'un intérêt historique gravitaient en réalité autour des problèmes traités dans le présent article.

« Face aux campagnes ! » Pour le succès de ce mot d'ordre, il faut d'abord que le visage même de la classe ouvrière ne soit pas défiguré. Il faut que le Parti soit léninien, coulé d'une seule pièce.

Lénine a dit du rôle dirigeant du Parti :

«... Nous devons avoir en vue le rôle dirigeant du Parti. Nous devons savoir et ne pas oublier que toute la constitution juridique et de fait de la République des Soviets se bâtit sur ce principe : le Parti corrige, désigne, crée, afin que les éléments communistes attachés au prolétariat puissent pénétrer ce prolétariat de leur esprit, se le soumettre, le libérer de la duperie bourgeoise. Nous ne pouvons douter de la nécessité du rôle dirigeant du Parti... Chacun de nous appartient au Parti qui dirige l'État entier et la lutte mondiale de la Russie des Soviets contre l'ordre bourgeois. Chacun de nous représente la classe en lutte et le Parti qui gouverne et doit gouverner un formidable mécanisme d'État » (Discours du 3 novembre 1920)

Comme ce ferme langage est différent des équivoques des trotskystes et demi-trotskystes qui, sans oser dire tout ce qu'ils pensent, aspirent à diminuer le rôle dirigeant du Parti, voire même à « émanciper » du Parti « l'énorme mécanisme d'État ».

Une condition préalable est nécessaire à la politique de la classe ouvrière vis-à-vis des paysans, politique sans laquelle la victoire finale est impossible : c'est l'unité véritable du Parti sur les assises du léninisme et le maintien du rôle dirigeant du Parti dans les organes de l'État et dans les organes économiques. Réduire aussi peu que ce soit le Parti à l'agitation et à la propagande, c'est rompre l'équilibre entre la classe ouvrière et la paysannerie. La moindre concession à l'« émancipation » des Soviets du Parti serait un coup direct à l'hégémonie du prolétariat.

Manœuvrer avec succès dans l'arène internationale, le premier État prolétarien étant cerné de toutes parts ; résoudre la question des rapports de la paysannerie avec le prolétariat ; rester fidèle au

léninisme : tout cela n'est possible que si nous ne cédon's rien du rôle dirigeant du Parti.

Le petit bourgeois soutient d'instinct le trotskysme qu'il comprend à sa façon, pressentant que sa victoire affaiblirait le rôle dirigeant du Parti, ouvrirait la brèche par laquelle la petite-bourgeoise s'introduirait dans la forteresse du prolétariat.

Justement parce que notre Parti est un Parti dirigeant, il doit, plus que tout autre Parti communiste, maintenir son homogénéité. C'est pourquoi, sous la direction de Lénine, nous avons eu recours au moyen extraordinaire des épurations. Le mécanisme de la dictature du prolétariat est complexe. Y entrent les syndicats, écoles du communisme, les Soviets, organes et écoles d'administrations, d'autres leviers. Mais pour que ce système de leviers fonctionne bien, le levier principal, le P.C.R., doit demeurer tel que Lénine l'a fait. Bref, le Parti ne doit pas devenir une somme de tendances, et cela doit être plus vrai encore de sa direction.

« Vaincre », le Parti l'a su sous la direction personnelle de Lénine : « affermir sa victoire », le Parti le doit faire sans Lénine. La tâche n'est point aisée, mais son accomplissement n'est pas non plus impossible. Nous l'accomplirons si nous savons être irréconciliables chaque fois qu'il s'agira du léninisme.